MICHEL DÉON
de l'Académie française

LES PONEYS SAUVAGES

roman

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE
AVEC UNE NOTE DE L'AUTEUR

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE BALCON DE SPETSAI (« Folio », *n° 1524*).

UN PARFUM DE JASMIN, *nouvelles* (« Folio », *n° 1055*).

LES PONEYS SAUVAGES, *roman*. Prix Interallié (« Folio », *n° 71*).

UN TAXI MAUVE, *roman*. Grand Prix du roman de l'Académie française (« Folio », *n° 999*).

LE JEUNE HOMME VERT, *roman* (« Folio », *n° 2858*. Nouvelle édition augmentée d'une préface de l'auteur).

LE JEUNE HOMME VERT — LES VINGT ANS DU JEUNE HOMME VERT. Édition en deux volumes.

THOMAS ET L'INFINI. *Illustré par Étienne Delessert* (« Folio cadet », *n° 202*, « Folio junior », *n° 1517*).

THOMAS ET L'INFINI, « La Bibliothèque Gallimard », *n° 103*. *Accompagnement pédagogique par Isabelle Genier et Cécile Templier.*

LES VINGT ANS DU JEUNE HOMME VERT, *roman* (« Folio », *n° 1301*).

DISCOURS DE RÉCEPTION DE MICHEL DÉON À L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET RÉPONSE DE FÉLICIEN MARCEAU.

UN DÉJEUNER DE SOLEIL, *roman* (« L'Imaginaire », *n° 145*; «Folio », *n° 2857*).

«JE VOUS ÉCRIS D'ITALIE… », *roman* (« Folio », *n° 1720*).

MA VIE N'EST PLUS UN ROMAN, *théâtre* (« Le Manteau d'Arlequin », nouvelle série).

LA MONTÉE DU SOIR, *roman* (« Folio », *n° 2038*).

JE NE VEUX JAMAIS L'OUBLIER. Édition revue et corrigée avec une préface de l'auteur (« Folio », *n° 2157*).

DISCOURS DE RÉCEPTION DE JACQUES LAURENT À L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET RÉPONSE DE MICHEL DÉON.

UN SOUVENIR, *roman* (« Folio », *n° 2373*).

Suite des œuvres de Michel Déon en fin de volume

Extrait de la publication

LES PONEYS SAUVAGES

Extrait de la publication

Extrait de la publication

MICHEL DÉON
de l'Académie française

LES PONEYS SAUVAGES

roman

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE
AVEC UNE NOTE DE L'AUTEUR

GALLIMARD

Extrait de la publication

© Éditions Gallimard, 2010, pour la présente édition.

J'ai mis ma conscience aux prises avec ma raison, et la réflexion m'a convaincu, autant que l'expérience, que tout individu qui se sacrifie sans nécessité pour des intérêts vagues et collectifs n'est qu'un animal d'un instinct dépravé qui, tôt ou tard, sera corrigé par la double épreuve de l'injustice et de l'ingratitude.

FRANÇOIS SULEAU,
Les Actes des Apôtres.

Je ne suis pas de ceux qui aiment leur pays en raison de son indignité.

MONTHERLANT,
Le Maître de Santiago.

Thanatos : *Un jeune mort m'attire un prestige plus grand.*

EURIPIDE,
Alceste.

Extrait de la publication

Note pour la nouvelle édition

Depuis leur première édition (1970), je n'avais plus relu *Les Poneys sauvages*. Ils galopaient sans moi et je vivais à l'intérieur d'autres romans qui, les uns après les autres, exigeaient trop de présence pour que je revienne sur un livre qui n'avait — du moins le croyais-je — plus besoin de moi pour mener sa vie d'adulte.

Le rouvrant dernièrement, un peu comme s'il était l'œuvre d'un autre avec lequel je me permettrais d'être sans complaisance, ma mémoire s'est réveillée d'une longue sieste, retrouvant les paysages découpés par les fenêtres devant lesquelles j'y travaillais, en Normandie, au Portugal, en Suisse, en Grèce, à Paris, en Irlande où j'avais pu écrire le mot qui mettait fin à des tourments et ouvrait une guerre froide avec la critique et le politiquement correct. Je n'oublie pas qu'un jury de journalistes, l'Interallié, couronna *Les Poneys sauvages* pour plus longtemps que je n'aurais jamais osé l'espérer et je leur suis encore reconnaissant de leur liberté d'esprit en un temps où elle était rare.

Touche-t-on sans danger à un livre accompagné de tant de souvenirs ? Dans la première partie, alors que j'avan-

Extrait de la publication

çais à pas comptés, j'avais dû être si préoccupé de son ambitieux dessein général que j'avais mal surveillé certaines pages. Je parle de l'écriture, de ce fil tendu entre l'ouverture et le final. Des relâchements, un abus d'épithètes et de chevilles, quelques minimes erreurs de faits et d'autres détails m'avaient échappé. Oui, comment ne m'étais-je pas assez méfié ? Quarante ans après, ces faiblesses m'ont sauté aux yeux. J'ai travaillé à les effacer sans toucher à rien de l'essentiel.

MICHEL DÉON
Janvier 2010

Extrait de la publication

Cette histoire est celle d'êtres que j'ai connus, pour les morts, que je connais, pour les vivants. Mais les vivants, dans la folie, l'exil ou la retraite, ne sont pas beaucoup plus que les morts. Si j'ai altéré certains faits ou modifié certains noms, c'est par respect pour mes amis ou pour les amis de mes amis, et je prie le lecteur de ne pas jouer au jeu assez vain de mettre des noms vrais sous des noms inventés. L'essentiel n'est pas la transparence de cette histoire. L'essentiel est le fil ténu qui relie les unes aux autres ces différentes vies. Les uns m'ont parlé, libérant ce besoin qu'ont même les plus forts de justifier ou d'expliquer une part de leur vie, justification ou explication qui s'adressent surtout à eux-mêmes, monologue qui s'amplifie parce qu'il trouve enfin une oreille complaisante. Les autres m'ont confié des papiers, des lettres. On me pardonnera pour le reste de prendre les libertés que s'autorisent les biographies romancées. Il est quand même moins téméraire de reconstituer une conversation entre Sarah et Georges Saval, dont Georges m'a dit l'essentiel une nuit à Aden, que d'imaginer de toutes pièces le dialogue amoureux de Napoléon et de

Extrait de la publication

Joséphine dans le lit impérial, le soir du couronnement. La réalité qui fut celle des personnages de cette histoire est encore la nôtre, et le traumatisme de la dernière guerre mondiale n'est pas effacé. Nous avons vécu dans un brasier et ce que nous avions de plus cher a été brûlé ou desséché. Je n'oublie pas qu'au lendemain de cette guerre, nombre d'entre nous éprouvèrent un grand élan fraternel vers les ennemis de la veille, et qu'on nous interdit cet élan comme pour mieux laisser pourrir en nous la victoire. Il aurait fallu reconstruire et nous nous sommes contentés de rafistoler les restes. Bienheureux ceux qui avaient tout perdu ! Leurs enfants ont ouvert les yeux dans un monde nettoyé au DDT et à la bombe. Les charniers se sont révélés un bon fumier et nous vivons dans l'abondance avec pour seule crainte qu'elle nous étouffe. La grande peur n'est plus d'avoir faim, mais de trop manger. La grande peur n'est plus de ne pas faire l'amour quand le désir nous en prend, mais de trop le faire et d'en être un jour écœuré.

Extrait de la publication

J'ai rencontré Georges Saval dans le train qui nous conduisait de Londres à Cambridge, l'automne 1937. Nous nous connaissions de vue sans nous être jamais parlé : même âge à Janson-de-Sailly, mais des classes différentes. Je me souviens d'un garçon assez lymphatique qui jouait mal au football et nageait bien. Vers seize ans, après des vacances en Angleterre, il revint transformé, étoffé, ayant perdu ses joues rondes d'adolescent et gagné des muscles. Il boxait déjà et le prévôt le considérait comme un de ses espoirs pour les championnats universitaires. C'est tout ce que je savais de lui et il ne devait pas en savoir beaucoup plus de moi. Le hasard nous réunissait cet automne-là et, après nous être évités sur le bateau, nous nous parlâmes dans le vieux compartiment tendu d'un hideux velours rouge. Deux Anglais caricaturaux étaient montés avec nous, aimables d'abord, puis silencieux et l'air buté quand ils comprirent que nous étions français. Saval me plut. On devinait vite en lui une franchise désabusée qui le faisait paraître plus mûr que son âge. À part une légère fente de l'arcade gauche — un trait blanc que recouvrait imparfaitement le sourcil

Extrait de la publication

noir et arqué —, la boxe ne l'avait pas marqué. Ce fut notre premier sujet de conversation. Il m'avoua tout de suite détester les coups. Il aimait la rigueur de l'entraînement, les esquives, les feintes, une certaine façon de jauger un adversaire et de le contrer. En fait, c'était un garçon dépourvu de toute agressivité au physique comme au moral, calme, intelligent et, bien plus encore, humain, respectable et respectueux, un de ces êtres dont on se dit : « Où est le défaut ? Les apparences sont trop en sa faveur. Il y a quelque chose qui n'apparaîtra jamais s'il montre assez de volonté, mais quelque chose est là ! »

Nous parlâmes de sport pendant ce trajet gris, sujet qui n'engageait à rien et maintint une certaine réserve entre nous, prélude à l'amitié qui se développerait lentement au cours des années à venir. Nous étions d'ailleurs distraits, le regard attiré par la campagne anglaise et les gares où notre omnibus s'arrêtait, crasseuses, tristes et vides. Bovril, une marque de bouillon, avait disposé, le long de la voie et dans les stations, une publicité qui tournait à l'obsession, avec des jeux de mots imbéciles dont *Watt's an ohm without Bovril* revenait comme un leitmotiv après des visages réjouis, des vaches, des bols fumants. Je dis un moment :

— On prend les Anglais pour des buveurs de thé, ce sont des buveurs de bouillon chaud. Tous les ans, ils se noient dans un océan de bouillon. Pas étonnant qu'on rencontre tant de regards bovins.

— Oui, les Anglais sont le peuple le plus mystérieux de la terre. Il est étonnant que les ethnologues se préoccupent si peu d'eux. On devrait envoyer des équipes de chercheurs pour étudier leurs tabous et prendre leurs mensurations. Mais les ethnologues sont des presbytes.

Ils ne voient pas ce qui est devant leur nez. Pourtant les Anglais apprendraient bien plus à l'homme sur l'homme que les Indiens d'Amazonie. La recherche scientifique est très mal distribuée.

Nous nous aperçûmes alors que l'un des voyageurs parlait le français et n'osait plus le dire, partagé entre la fureur qu'excitaient en lui nos railleries et le désir d'en entendre davantage. D'un commun accord, nous décidâmes d'en ajouter et avec une joie féroce nous mîmes l'Angleterre en pièces. Quand le train s'arrêta en gare de Cambridge, cet homme se leva, nous toisa du regard et dit avec hauteur :

— Je me demande ce que vous venez faire dans cette Angleterre que vous méprisez tant. Apprenez, messieurs, qu'elle vous méprise bien plus que vous ne saurez jamais la mépriser.

Malheureusement pour sa dignité, cet homme superbe, que son compagnon plus jeune contemplait avec admiration, manqua la descente et s'étala sur le ciment. Nous éclatâmes de rire tandis qu'il se relevait, couvert de poussière, aidé par l'autre qui répétait : « *Oh ! sir… oh ! sir.* »

— Il y a intérêt, me dit Georges, à ne pas être ridicule quand on entreprend de donner des leçons.

— Il nous reste aussi à souhaiter qu'il ne soit pas notre recteur !

Il ne l'était pas. Il n'était qu'un quelconque professeur de langues romanes qui, ne nous revoyant jamais ensemble, ne sut pas nous reconnaître séparément. Nous eûmes, Georges et moi, deux directeurs d'études différents et, pendant cette année-là, nous nous rencontrâmes épisodiquement, le soir dans les pubs, le samedi après-

midi aux matches de football ou aux parties de cricket, le samedi à Granchester. Georges se lia à trois Anglais : Barry Roots, Cyril Courtney et Horace McKay, qui se réunissaient autour du même directeur d'études, l'homme le plus charmant de l'Université, le plus délicieusement fantaisiste, Dermot Dewagh.

Oui, parmi les trois se trouvait Horace McKay. Je sens combien il est difficile de parler de lui aujourd'hui, alors que le monde entier connaît son nom et son histoire. Mais, avant cette histoire, il y avait un McKay jeune, aux cheveux châtains qu'il s'efforçait toujours de décrêper. Habillé avec un soin et une recherche évidents, il semblait ne pas s'appartenir, surgeon obstiné d'une branche ancienne, nourrie de glèbe humide, de ciels pâles, de gazons tondus, de Bible et de traditions, en apparence, indéracinables. Je dis « en apparence » puisque, comme on le sait, il y avait une faille et d'importance, que Georges suspecta, mais ne dévoila jamais pour les raisons que je dirai.

Le plus curieux est que McKay, Anglais caricatural à force d'être anglais, avait passé très peu de sa vie en Angleterre. Né en Chine (on l'appelait souvent Ho), il parlait le cantonais à la perfection. À la mort de son père — un fonctionnaire du Foreign Office —, il avait vécu avec sa mère et l'amant de celle-ci — un Russe blanc — dans les différentes villes d'eaux européennes où l'on joue. Le Russe mort — à cette époque-là, Horace savait aussi fort bien le russe —, Mrs. McKay, pour sécher ses larmes, avait planté sa tente dans le désert d'Arabie, secrétaire d'une mission de pétroliers. Six mois après, elle abandonnait son abri provisoire pour un palais des Mille et Une Nuits, en épousant un émir de l'entourage d'Ibn

Extrait de la publication

Saoud. Son fils ne l'avait guère quittée, apprenant l'arabe après le chinois et le russe. Les amis d'Ho surnommèrent Mrs. McKay, Lady Dudley, en hommage à Balzac et peut-être parce qu'elle se prénommait Jane comme la Jane Digby qui inspira la fugitive silhouette de dévoreuse d'hommes dans *La Comédie humaine*. Jouissant d'une situation spéciale à l'intérieur du harem, elle revint quelques jours en Angleterre pour voir Horace à Cambridge, un samedi après-midi où il jouait au cricket. Son apparition ne fut jamais oubliée. Elle avait loué à Londres une Rolls-Royce 1920 que conduisait un de ses gardes du corps, noir Soudanais en uniforme vert à boutons d'or. La Rolls s'arrêta en lisière du champ de cricket où la partie était commencée depuis un moment. Mrs. McKay ménagea ses effets et descendit après une attente des plus nobles. Le chauffeur plaça un escabeau sous ses pieds et elle apparut, mince silhouette mauve, les mains cachées dans un manchon de zibeline. Une voilette protégeait le haut de son visage, et on ne vit d'abord que son menton pointu et sa bouche trop fardée, une grande bouche sensuelle et gourmande. Le Recteur et Dermot Dewagh se portèrent à sa rencontre. Elle attendit qu'ils fussent près d'elle pour poser un pied sur l'escabeau et accepter une chaise de jardin. Par la suite, certains affirmèrent méchamment qu'elle répandait une odeur de musc. Dermot et le recteur essayèrent en vain de lui offrir un sujet de conversation suivie. Elle répondait par monosyllabes, seulement attentive à son élégant fils au teint cuivré et aux cheveux châtains. Elle ne l'avait pas vu depuis trois ans. Elle ne savait pas quand elle le reverrait. La partie terminée, il se dirigea vers elle avec une soumission qu'on ne lui connaissait pas, baisa une main nue sortie du man-

Extrait de la publication

chon, échangea quelques mots que personne n'entendit, puis la reconduisit à sa voiture.

Cette apparition romanesque valut à Horace un immense prestige qu'il accepta avec la même condescendance que sa mère. Bien des années après, le retrouvant un soir à Moscou, Georges lui demanda ce qu'elle devenait. L'émir était mort et elle avait regagné l'Angleterre avec une fortune en bijoux. D'abord installée en Cornouailles, elle s'était rapprochée de Londres et habitait Wimbledon en compagnie d'un professeur de culture physique plus jeune qu'elle de trente ans.

— Quand elle ne fait pas l'amour avec lui, dans une chambre tapissée de miroirs, elle fabrique des confitures, dit-il. Excellentes d'ailleurs, je dois dire. J'en reçois par la valise diplomatique. Vous me ferez penser à vous en déposer à votre hôtel demain matin.

Cyril Courtney était le plus beau des trois, mince et grand, une mèche de cheveux blonds barrant son front, des yeux d'un bleu insondable, négligé avec une superbe élégance, capable d'aller à un bal en habit et les pieds nus dans des sandales à lanières, un Ariel moderne, marqué au front par le destin comme le poète qu'il était déjà, ainsi que nous l'apprîmes quand ses odes posthumes parurent après la guerre. Gosse de riche, il possédait une voiture, une Bentley rouge sang, décapotable, qu'il conduisait à une allure folle en chantant à tue-tête. Un matin, peu après l'aube, ivre, il paria de traverser nu les jardins de Saint-John. Les autorités le surent et se cachèrent pour n'avoir pas à prendre de sanctions. Je revois encore ce fantôme blanc dans la buée du petit matin, dansant le long de l'allée humide de rosée, cueillant une fleur et la

Extrait de la publication

pinçant entre ses lèvres, léger, immatériel comme le rêve d'un homosexuel du dimanche. Un soir, dans un pub, il commença de casser avec méthode tous les verres dont il pouvait se saisir, hurlant que le verre est une apparence, une tromperie et qu'il fallait en finir avec le mensonge. Barry et Georges le sauvèrent de justesse d'un lynchage. J'aurais aimé le connaître mieux, mais il me sembla que Georges en prendrait ombrage et finalement je n'échangeai que des vers avec lui, un soir dans la rue où il arrêta sa Bentley à ma hauteur, coupa le moteur et récita en français, presque sans accent :

Un soir de demi-brume à Londres
Un voyou qui ressemblait à
Mon amour vint à ma rencontre
Et le regard qu'il me jeta
Me fit baisser les yeux de honte…

— Oui, c'est beau ! dis-je, et je récitai la strophe suivante.

Ainsi dans cette rue déserte et sinistre où le hasard nous avait fait nous rencontrer, nous échangeâmes, strophe par strophe, toute la « Chanson du Mal Aimé ».

— Vive la France ! cria Cyril qui remit son moteur en marche et disparut dans un effroyable vacarme.

Je découvris un peu de la nature extraordinaire de Barry Roots au début de l'hiver, lors d'un match de football entre deux collèges. Le terrain vert était détrempé, semé de flaques dans lesquelles les joueurs couraient en faisant gicler la boue. Le froid pinçait les spectateurs. Horace McKay, Cyril Courtney et Georges Saval se

Extrait de la publication

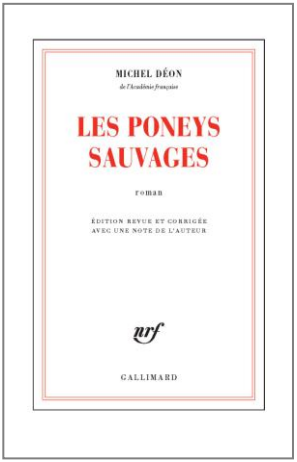
tenaient devant moi, admirant une fin de partie éblouissante, une sorte de chef-d'œuvre bâti par la ténacité de Barry à la tête de son équipe. Le plus petit des onze dans son maillot orangé au début du jeu et maintenant recouvert d'une gangue visqueuse, il ne voyait pas cette boue, il ne la sentait pas accrochée à lui et chaque fois qu'il tombait, il s'en arrachait avec rage, courait de nouveau comme une boule sur le terrain où il semait la terreur, paralysant les arrières, hypnotisant le gardien de but.

— Devant lui, un homme averti ne vaut plus rien ! dit Horace.

Un joueur averti ne valait plus rien quand cet étudiant tout en nerfs et en muscles poilus dribblait jusqu'aux buts adverses et envoyait le ballon d'un terrible coup de pied dans les filets. Il y mettait tant de force et de hargne qu'il avait plusieurs fois manqué des buts trop faciles comme si c'était le goal plus que le point à marquer qu'il cherchait pour quelque lointaine et précise vengeance. Le connaissant bien, ses amis épiaient ses irrégularités — coups de pied dans les chevilles, poussées de la hanche, doigts dans le foie — et admiraient qu'il se fît rarement mettre sur la touche. Tout de même, cet après-midi-là, une rage si particulière l'habitait qu'ils s'attendaient à une sanction et n'observaient plus le jeu mais seulement Barry, presque indiscernable des autres dans son vêtement de boue. Les spectateurs se levèrent quand il visa le gardien de but et l'étendit dans l'herbe d'un ballon en pleine face. L'homme resta évanoui, la bouche ouverte dans la mare de ses buts, le nez cassé. L'arbitre siffla la fin de la partie : 6 à 2, un score écrasant. On espérait que Barry se dirigerait vers le blessé, mais on le vit pivoter sur lui-même sans hésitation et regagner le vestiaire

Ouvrage reproduit
par procédé photomécanique.
Impression S.E.P.C.
à Saint-Amand (Cher), 1er février 1983.
Dépôt légal : février 1983.
Premier dépôt légal : septembre 1970.
Numéro d'imprimeur : 189.

ISBN 978-2-07-026941-8. Imprimé en France.



Les poneys sauvages Michel Déon

Cette édition électronique du livre
Les poneys sauvages de *Michel Déon*
a été réalisée le 07 janvier 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070131280).
Code Sodis : N11452 - ISBN : 9782072114267.
Numéro d'édition : 178361.

Extrait de la publication